

# Séances de M. Troyon sur l'histoire de l'Helvétie, d'après les antiquités : (voir le n°14 du Conteur vaudois)

Autor(en): **J.C. / Troyon**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 16

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176584>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Nous aurions encore à mentionner quelques autres chansons de cette époque, celle du *baron de Roprax* et quelques autres gravelures, ainsi que celles de l'ignoble fête de la Saint-Sylvestre, qui témoignait du soin de nos seigneurs et maîtres à endormir le peuple, quand ils le pouvaient, par des récréations indignes de lui.

Il est mort!... non, mais il dort,  
Et pour le réveiller bernons-le sans cesse.

C'est d'ailleurs assez s'amuser des bagatelles de la porte, qui montrent qu'un peuple esclave n'a pas d'histoire et que l'intelligence, la moralité, et même le travail, ne sont rien sans la liberté... Le tonnerre commence à rouler dans le lointain, les trônes craquent, les nations brisent leurs fers, les armées se heurtent avec furie et se rapprochent de la Suisse; le moment est enfin arrivé où le peuple vaudois, qui n'avait pas même compris Davel, va lui-même s'affermir et se dégager de ses longues années de servitude.

(A suivre.)

ALEX. MICHOD.

### Séances de M. Troyon

sur l'histoire de l'Helvétie, d'après les antiquités.

(Voir le n° 14 du *Conteur vaudois*.)

De tout temps, l'émigration a été un besoin des populations. Anciennement, en l'absence de voies de communication régulières et de sécurité personnelle, les émigrations à grandes distances devaient se faire en masse en prenant le caractère d'invasions. Dans beaucoup de cas, c'est à tort qu'on les a traitées de barbares, car si on peut leur reprocher de la violence provoquée par une résistance légitime, elles apportaient en revanche une civilisation supérieure à celle des peuples dont elles venaient partager le territoire et la vie. Telle fut, selon toute apparence, la population qui vint inaugurer dans nos contrées *l'âge du bronze*; nouvelle souche de Grecs et d'Hellènes, issus des Ariens ou Indous. Ils venaient d'Orient, cela suffit à l'appui de notre allégation. Les Celtes, distincts des Ariens, sont venus beaucoup plus tard.

Nous avons dès lors une nouvelle période qui dura fort longtemps, une augmentation utile de la population; un développement du commerce, de l'art, de l'industrie et de la civilisation. Mais, il faut le dire, ces progrès sont dûs beaucoup plus à la population qui apporta le bronze qu'au métal lui-même, encore bien impuissant par sa nature. Par son moyen cependant, les objets utiles se multiplient, prennent une forme gracieuse témoignant d'un certain développement du goût. Les outils de pierre sont remplacés par ceux de bronze et permettent de perfectionner l'industrie, tout en multipliant et variant ses produits. La faucille est inventée, la hache, encore très-petite, conserve une forme destinée à s'enchâsser dans le manche, la scie,

des ciseaux, des tranchets, des couteaux, des aiguilles à coudre, des hameçons semblables aux nôtres donnent une idée des travaux de ce temps. Le luxe vient aussi prendre sa place dans les ressources industrielles; on confectionne des objets d'ornement sans nombre, tels que bracelets, anneaux, broches, etc., etc. De nouvelles armes donnent naissance à l'art de la guerre; le glaive, le bouclier, le poignard, la lance, la flèche, sont mis entre les mains d'hommes qui s'exercent à en faire usage. La poterie fournit un nombreux contingent d'échantillons par des ustensiles gracieux et commodes destinés à l'usage domestique, vases, soupières, amphores, tasses sans pieds posées sur des anneaux comme certains Indiens en emploient encore de nos jours.

On a découvert les traces non équivoques de fondries de bronze à Thonon et à Echallens; entr'autres objets trouvés, il y a un moule semblable à ceux dont se servent nos fondeurs d'étain.

Nous ne pouvons donner que d'une manière incomplète et sans description la nomenclature des choses vraiment curieuses que M. Troyon exhibe, soit en dessin, soit en nature, et auxquelles sa vaste érudition et son talent de démonstration attachent le plus haut intérêt. C'est ainsi qu'en montrant un superbe échantillon d'épée en bronze il fait remarquer la garde tellement courte qu'elle devait être destinée à une main extrêmement effilée comme celle de la race indoue; les poignards ont le même caractère. Des pièces de poterie cassées, à peine recouvertes d'un pied de limon, ont été trouvées par lui devant les pieux d'une bourgade lacustre, à cinq ou six pieds au-dessous du niveau des eaux, éloignées de quelques pieds les unes des autres, telles qu'elles avaient été jetées il y a environ trois mille ans, au moment où quelque maladroit venait de les casser, et si bien conservées qu'il a pu en rejoindre parfaitement les fragments. Ces pièces demeurées sans mouvement prouvent que les tempêtes de nos lacs agitent l'eau à une très-faible profondeur.

L'art de construire les habitations fait peu de progrès pendant cette période; les cabanes ont la forme circulaire primitive, environ dix pieds de diamètre, moyen le plus facile pour donner de la solidité aux cloisons légères en clayonnage. Les habitations sur terre ferme se multiplient, ce qui porte à septante le nombre des emplacements retrouvés appartenant à l'âge du bronze. On compte, du lac de Constance au Léman, soixante restes de bourgades lacustres portant les traces de l'incendie; elles sont plus nombreuses à l'orient qu'à l'occident de la Suisse. L'invasion semble s'être arrêtée longtemps sur la rive droite de l'Aar. Chose curieuse, cette rivière a toujours été la limite où se sont arrêtées, des deux côtés, les hordes envahissantes, établissant ainsi une démarcation de races remarquable encore aujourd'hui.

Au point de vue historique, il est maintenant bien

constaté que deux âges, longtemps méconnus, ont précédé dans nos contrées les Helvétiens.

J. C.

### Les salles d'attente.

#### I.

Par un beau jour de printemps, je fis à la gare de Lausanne la plus singulière rencontre qui se puisse imaginer; comme vous ne devineriez pas de qui je veux parler, je vais vous le dire tout uniment; je rencontrais le *Diable boîteux*! Mesdames et messieurs, je vous en conjure, ne croyez pas à une mystification et avant de rejeter le *Conteur*, écoutez deux mots s'il vous plaît. Ce n'est pas le diable boîteux en personne que j'ai aperçus, mais son esprit ou plutôt celui de *Lesage*. L'esprit en question était logé pour le moment dans le corps d'un aimable petit vieillard que vous et moi rencontrons souvent, car on le voit partout en public, trotinant, souriant, et cela qu'il neige, pleuve ou vente. Ce qu'il fait?... il observe, il regarde sans cesse et en spectateur consciencieux, je vous l'assure. « Je regarderai jusqu'à la fin, me disait-il une fois, mais combien il me tarde de voir tomber le rideau, ajoutait-il en haussant les épaules, c'est toujours la même chose. Le jour où je le trouvai à la gare il me prit le bras en disant : puisque vous êtes convaincu que je distingue les figures sous les masques, entrons dans les salles d'attente et là si vous me promettez de ne pas m'interrompre à chaque instant par des questions qui me fatiguent, nous passerons en revue quelques-uns de nos chers semblables. — Entrons.

Et d'abord, vous savez qu'il y a trois classes pour les voyageurs : les premières, les secondes et les troisièmes. C'est peu ou c'est trop : c'est trop si nous voulons avoir une classe pour chaque catégorie de la société, car, dans ce cas, il nous en faudrait trente-six au moins; c'est trop si nous voulons mettre en pratique le précepte divin et les principes républicains qu'on proclame bien haut, car alors une seule suffirait. Dans un certain état de l'Amérique du Nord, il n'y a qu'une espèce de salle et qu'une espèce de compartiments dans les wagons; il n'y a pas les meubles en velours, les tables en palissandre de nos *premières*, mais on n'y voit pas non plus les banes de sapin de nos *troisièmes*. Le tout est simple et confortable. La seule différence établie pour les voyageurs, c'est qu'il y a certaines parties des salles et des wagons réservées aux femmes seules, à celles qui ne supportent pas l'odeur du tabac, et aux personnes souffrantes. Tout est chauffé en hiver et l'on ne voit pas certaines choses qui vous attristent et qu'on peut remarquer souvent chez nous : il y a quelques semaines par exemple, j'eus le bonheur de prêter mon manteau à une pauvre femme qui serrait un enfant malade et bleu de froid dans ses bras, en s'efforçant de le réchauffer par ses caresses; nous étions assis dans un

wagon littéralement à jour et où les courants d'air se jouaient à plaisir. La pauvre femme n'avait pu prendre un billet de deuxième, et encore moins un de première, où l'on chauffe.

. . . Charité! égalité! fraternité! . . .

Commençons donc par les hôtes de la salle de première classe :

A gauche en entrant, vos yeux se dirigent vers ce groupe de dames et demoiselles qui causent les cinq ensemble; elles descendront à la station la plus voisine, c'est-à-dire à quatre minutes d'ici; jugez de leur patience, elles sont là depuis trois quarts d'heure, mais c'est si bien d'attendre en premières! Que l'accentuation anglaise qui vous frappe dans leur conversation ne vous porte pas à les croire étrangères; elles sont d'ici ou de n'importe où dans le canton, mais elles pensent comme plusieurs, qu'il n'est pas de bon goût d'être de son pays. Du reste, incapables de lire Schakespeare ou Byron dans l'original.

Ce grand monsieur que vous voyez plus loin, si carrément assis, est M. K<sup>\*\*\*</sup>, le philanthrope, membre de beaucoup de sociétés de bienfaisance, de tempérance et protectrices des animaux; ces petites brochures qui sortent de sa poche sont les rapports annuels des dites sociétés qu'il lira en wagon; les titres en gros caractères sur le dos de ces feuilles pourront être lus facilement par ses futurs compagnons de route, édifiés de cette manière sur les importantes occupations du grave personnage. La lettre qu'il lit dans ce moment lui est envoyée par un homme de loi chargé pour son compte de certaines poursuites contre un débiteur arriéré et souffrant de la crise des affaires. C'est une extrémité bien pénible pour le cœur d'un philanthrope que celle qui vous force à remettre son prochain aux mains du procureur; mais celui dont nous parlons ayant perdu d'assez fortes sommes par suite de sa coopération à des entreprises hasardeuses en Chine, au Japon et autres contrées éloignées où il utilise ses capitaux, se voit dans la triste obligation de faire rentrer les quelques écus placés autour de lui.

Ce monsieur à figure d'ambassadeur qui a des feuilles étalées autour de lui et qui écrit sur ses genoux, est un haut fonctionnaire de la Compagnie; il a si grand soin des intérêts de son administration qu'il travaille même lorsqu'il circule sur la ligne; il est bon d'ajouter qu'il circule toujours.

Un peu plus loin vous admirez un couple charmant; c'est un jeune homme avec sa fiancée; ils vont faire une visite de circonstance. Le fiancé est mis à la dernière et plus triomphante mode, il fait partie de la fleur des gandins de la ville, et en fait d'esprit, il attend la fortune que son père a acquise en exerçant l'industrie qui réussit le mieux dans le pays (hôtel, café, pension d'étrangers); en fait de cœur.... tout ce que vous voudrez. Il entretient sa compagne du cheval qu'il a échangé la veille contre celui d'un de ses amis; il détaille avec